

## « Histoire de Julie qui avait une ombre de garçon »

Chantale Cusson

Numéro 27 (2), 1983

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/28330ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

### Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

### ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

### Citer ce compte rendu

Cusson, C. (1983). Compte rendu de [« Histoire de Julie qui avait une ombre de garçon »]. *Jeu*, (27), 165-166.

## « histoire de julie qui avait une ombre de garçon »

### greffe et rejet

Texte de Denis Chouinard et de Nicole-Marie Rhéault d'après un conte de Christian Bruel, d'Anne Bozellec et d'Annie Galland (publié à Paris aux Éditions du Sourire qui mord, en 1978), Montréal, Québec/Amérique, 1982, 115 p., ill. Cahier d'exploration conçu par Diane Garneau, Louise Jobidon, André Lachance et Reynald Robinson. L'adaptation théâtrale du conte a fait l'objet d'une production pour enfants du Théâtre du Gros Mécano (saison 1981-1982).

Adaptation d'un conte, *Histoire de Julie qui avait une ombre de garçon* dénonce les stéréotypes sexistes en mettant en scène une petite fille dont le comportement décourage ses parents: « un vrai garçon manqué ». Car Julie aime bien les jeux « violents » au cours desquels il lui arrive de se salir; elle ne répond en rien à l'image qu'on se fait de la petite fille sage qui parle tout doucement à ses poupées, qui les cajole et les sécurise. Julie prend conscience de la déception de ses parents; elle voudrait bien leur plaire, savoir se faire aimer d'eux, répondre à leurs attentes. Les mots « garçon manqué » lui reviennent sans cesse à l'esprit et un matin, à son réveil, elle se découvre une ombre de garçon: l'ombre d'un garçon méchant qui relance, en les amplifiant, les « défauts » de Julie. Exaspérée, puis désespérée, Julie voudra se débarrasser de cette ombre qui remet en question son identité. Afin d'y échapper, elle ira s'enterrer dans un parc (« Sous terre, il fait toujours noir, on n'a pas d'ombre... » (p. 43)). Là, elle rencontrera François, un garçon qui, lui aussi, se sent

rejeté par sa famille parce qu'il pleure... comme une fille. Ensemble, ils décideront qu'ils ont le droit d'exprimer ce qu'ils ressentent, d'être ce qu'ils sont.

Mais, là où le conte s'arrête, l'adaptation en ajoute. Denis Chouinard et Nicole-Marie Rhéault ont « choisi de développer le personnage du petit garçon afin d'avoir une contre-partie [*sic*] masculine plus élaborée dans cette lutte que livrent deux enfants en quête de leur identité. » (p. 95) Malheureusement, le personnage de François ainsi développé devient presque caricatural tellement il va carrément à l'encontre de l'image idéalisée du petit garçon frondeur et batailleur aux culottes trouées aux genoux. Le caractère qu'on lui prête répond plutôt (et plutôt bien!) à celui des petites filles qu'on dit modèles: il ne crie pas, il joue sans se salir, il aime s'amuser avec des poupées dont il sait changer les couches, il aime faire à manger, il pleure quand il a de la peine, etc. Dans son genre garçon doux et tendre, François est trop parfait.

Ainsi, en voulant donner une contrepartie à la quête de Julie, en soulignant le fait que les garçons sont, eux aussi, victimes des stéréotypes sexistes que la société encourage, les auteurs n'ont finalement réussi qu'à nous projeter une image inversée de ces mêmes stéréotypes: on baigne dans le cliché et le personnage de François est sans nuances et



sans défauts. Même le fait qu'il veuille devenir clown (trait qui, en soi, n'est pourtant pas essentiellement féminin) le tient enrobé dans une petite brume douce-reuse et gentillette qui efface les contours agressants et arrondit les angles trop aigus. Et Julie, dans les quelques scènes ajoutées, perd aussi de son étoffe et de sa crédibilité. Elle ne fait que répéter, avec beaucoup moins de nuance, de sensibilité et de conviction,

ce qu'elle avait déjà dit; elle ne devient plus que l'antithèse (la contrepartie) de François. Elle est celle qui n'a pas peur (ou qui ne dit pas qu'elle a peur), celle qui connaît les étoiles et leurs noms, celle qui dirige les opérations, qui mène le bateau. Y a-t-il vraiment confrontation entre les deux personnages? Entre les sexes?... J'en doute. Il semble plutôt qu'on se soit contenté de juxtaposer deux images types dont on a tout bonnement inversé les traits les plus évidents.

Là où le conte s'arrête, la pièce continue. Mais que dit-elle de plus? Je crains que les nouvelles scènes insérées se bornent à redire ce qui était pourtant déjà clair, et ce, par la simple (et facile) accumulation de clichés. On a voulu faire une pièce « pour combattre les attitudes sexistes et se donner le droit d'être comme on est. » (p. 92) Le conte avait atteint ces objectifs. Peut-être aurait-il mieux valu faire, au théâtre, une histoire courte...

**chantale cusson**

## « théâtre en lutte: le théâtre euh! »

### les jalons d'une analyse

Essai de Gérald Sigouin, Montréal, VLB éditeur, 1982, 303 p., ill. Préface de Laurent Mailhot: « Un théâtre sans bégaiement », p. 9-11.

Dans l'épopée que vécurent les troupes de création collective au Québec, trois moments apparaissent déterminants. À chacun d'entre eux correspond le travail innovateur d'une troupe, travail original tant dans son déroulement et son orientation (culturelle ou politique) que dans sa réalisation, par des choix particuliers et dans des conditions spécifiques. Le premier de ces moments est celui que vécut le Grand Cirque Ordinaire, collectif de création, d'orientation nationaliste et

populaire, composé d'abord de salariés du Théâtre Populaire du Québec puis formé en coopérative. Son personnage-fétiche (si je puis dire) fut celui de Jeanne d'Arc et, noblesse oblige, son entreprise fut celle d'une conquête nationale (d'un public comme d'un théâtre original). Le deuxième moment fut celui du Théâtre Euh!, collectif de création lui aussi, d'orientation communautaire (à Québec surtout!) puis prolétarienne, composé de comédiens, professionnels ou non, ne tirant pas de cette activité leur principale source de revenus. Si cette troupe eut un personnage-fétiche, ce fut sans doute celui d'Antigone, image de résistance (au théâtre « culturel » et au